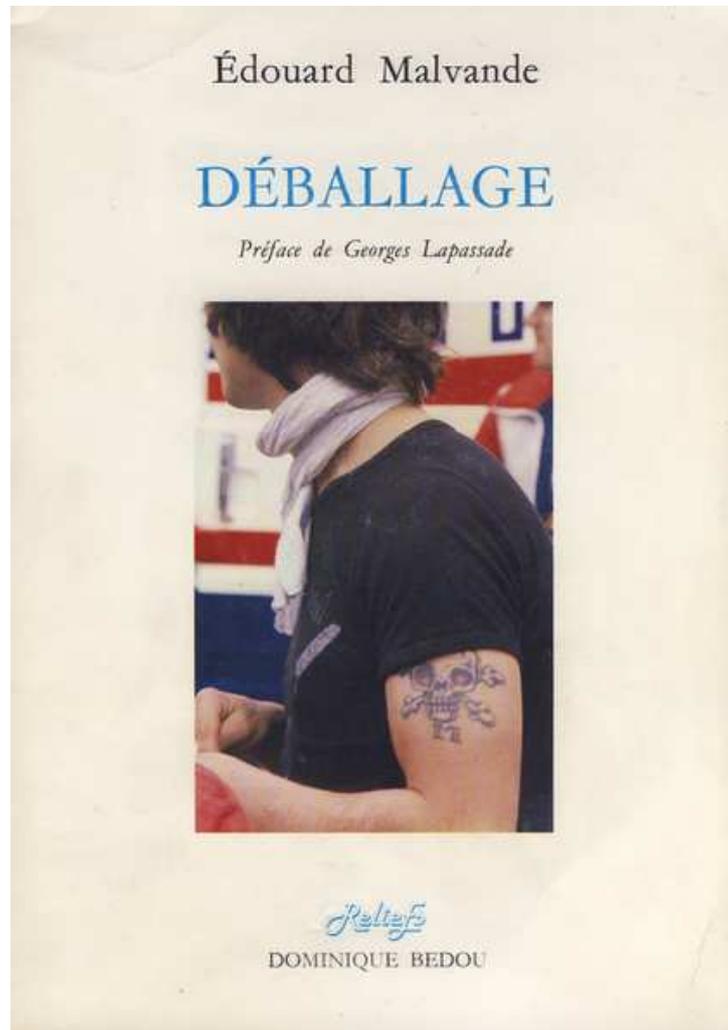


# Déballage

Edouard Malvande



Éditions Dominique Bedou, collection Reliefs, 1985, ISBN : 2903096333

**Quatrième de couverture :** « C'est parce que je sais maintenant que les pédés n'ont pas d'histoire que ce livre ne raconte rien. Du moins lui ai-je donné toutes les apparences de ne rien raconter du tout. Pas de chronologie, pas de fil continu, pas de rapport avec l'histoire contemporaine. Et qui suis-je, moi, le narrateur ? A quel moment suis-je adolescent, quadragénaire, auto-stoppeur, homme d'affaires, pédé battu, prostitué, micheton, amant de ma femme, romantique soupirant d'une danseuse, pilier de tasses, amateur de routiers... ? En lisant ce Déballage, vous trouverez cependant un fil conducteur qui vous mènera de la volonté de rencontrer l'amour et la beauté à la découverte que celle-ci est partout et que le premier chien venu véhicule de la tendresse. Je sais aussi, à défaut d'avoir pu le raconter, que j'ai bien vécu et que j'ai mal vécu et que je vais mourir aussi, plus tôt peut-être que tout un chacun, de la fièvre d'avoir voulu vivre intensément. C'est pourquoi je suis fou de joie et désespéré. »

Edouard Malvande

## Préface de Georges Lapassade

### LA ROUTE

Un train fonce dans la campagne. Le narrateur est dans ce train. Il est avec un garçon qu'il suce « les yeux mi-clos avec un mélange de dévotion et d'angoisse avec le soulagement et la lassitude de celui qui a atteint un but quelque chose qu'il n'espérait plus. »

Ce train, qui emporte le narrateur, conduit à un monde étrange et ravagé où l'on ne peut avancer qu'avec d'infinies précautions parce que les pièges sont partout, les mauvais coups, les agressions. C'est comme une terre minée où l'on risque la souffrance et la mort à chaque pas.

Ce baigne des ombres et de la nuit est fait de violence : « Il me tient la tête fortement il s'efforce d'aller au fond de ma gorge avec une brutalité qui me donne des nausées » ... C'est une violence minée. Il y a entre les partenaires une connivence de quelques instants et qui résume l'essentiel d'une vie, qui est comme l'annonce des brèves rencontres qui vont ensuite défiler tout au long des pages comme défile ce paysage, « une région pluvieuse avec des alignements d'arbres presque noirs ».

Le train est le décor brisé d'un style de vie qui se répète sans développer des aventures presque toujours risquées, incertaines, évanescents. Ce n'est pas un hasard si les partenaires rencontrés avec prédilection sont presque toujours des gens de la route, des camionneurs en transit qui s'arrêtent pour quelques instants seulement, juste le temps d'une étreinte, puis repartent sur la route où ils sont attendus quelque part par une femme, des enfants, ont « fait l'amour » on ne sait trop pourquoi, sur un parking.

Le narrateur, lui, est à la recherche d'une amitié impossible : « Je pense que si j'erre ainsi le soir je trouverai un ami un jour que cela doit se trouver qu'il suffit de chercher et c'est décidé je chercherai »...

Pour qu'une telle relation s'installe, il faudrait que cesse la course éperdue de chaque nuit, qu'une étape de repos soit trouvée, et cela passe par le langage. Dans les rencontres habituelles de la nuit, les mots qu'on échange sont généralement équivoques. Souvent même ils sont truqués : l'invitation à l'amour se termine en agression.

Alors, par une sorte de renversement apparemment inattendu, c'est lorsque les mots lancés, et parfois échangés – mais c'est très rare – sont des mots de violence que la communication s'installe pour un instant et que l'incertitude disparaît.

Quelqu'un s'acharne sur la portière de la voiture en criant : « Je vais t'arranger la gueule tu vas voir ». Un autre, qui tient entre ses mains une barre de fer : « Viens voir un peu ici je vais te sucer, moi »... Un autre dans un bois : « T'as de la veine qu'il y ait du monde parce que je t'aurais fait bouffer tes couilles ».

Le narrateur n'est pas en reste. A l'un de ses agresseurs il lance : « Fous le camp ou j'appelle la volaille ». A un routier qui n'apprécie pas ses démarches et qui l'a menacé il crie, quand il est en sécurité dans sa voiture : « Reste chez toi si t'aimes pas les histoires de cul, y a qu'ça ici »...

On a alors l'impression que le « dialogue » ne peut exister que dans ces situations extrêmes, que l'autre ne vous parle vraiment, dans ce bain, que pour vous agresser ou pour annoncer une agression. Là, enfin, il parle vrai, il vous parle. Le danger est le prix qu'il faut payer pour que quelqu'un s'adresse à vous « sincèrement ».

Est-ce à dire que tous les mots d'amour ne sont que des mensonges ?

Pas tout-à-fait. Pas toujours.

Il y a des mots tendres qui sont prononcés parfois à l'entrée des autoroutes : « T'as un retard de caresses ? » demande un routier.

Ils disent des mots qui n'appellent pas, en général, de réponse. Sont rapportées seulement des phrases comme : « Jouis pas sur mon futaal » ... ou « Fais attention à mon bahut »... Formules qui reviennent souvent chez les routiers rencontrés et consentants, mais toujours dans les limites d'une étreinte qui ne laissera pas de traces : leur vraie vie est ailleurs, pour la plus grande joie du narrateur car il lui faut l'assurance toujours renouvelée que ces hommes sont vraiment des mâles, ont une vie d'homme, ne se donnent à lui, ne lui accordent parfois quelque tendresse que de manière tout-à-fait exceptionnelle, unique, au point que ce sera presque toujours sans lendemain.

Les seuls, finalement, à se montrer généreux de leur corps, parfois même de leurs sentiments, sont les Arabes. Ils ont eux aussi un « ailleurs », mais très loin. Ils sont ici en exil. De là le besoin du sexe, mais parfois aussi de la tendresse, de l'amitié qui s'établit entre deux êtres abandonnés, deux solitudes. Dans le catalogue de Malvande, ces Arabes, généralement jeunes, sont les seuls partenaires disposés à aller au-delà du rapport charnel pour entrer dans l'échange des mots, en négocier le sens avec, parfois, une étonnante douceur, de la retenue, une pudeur qui n'empêche pas le plaisir mais au contraire l'accompagne : « Tu es content ? Tu es gentil, tu sais... » dit un jeune Maghrébin après l'amour.

Un autre raconte à Malvande comment un membre de sa famille a été torturé pendant la guerre d'indépendance. Et comme le narrateur manifeste son trouble, l'autre le rassure : « ... mais c'est la vie... ».

Quand il interroge Ahmed sur ce qu'il aime dans l'amour, il obtient cette réponse : « Je ne sais pas... » ce qui n'est pas une dérobade mais, probablement, l'indication que l'amour doit se faire sans discours ou bien peut-être y a-t-il là une indécision, une disponibilité réelle qui échappe à toute codification préalable.

Les mots qu'on échange dans l'incertitude quasi-permanente d'un sens toujours à négocier ne sont cependant pas le tout visé dans la rencontre, qui est d'abord charnelle. La recherche ultime est celle du spasme final, de la transe érotique. En

témoignent au fil des pages toutes les notations qui tournent autour de cette recherche constante d'une convulsion où tout chavire, où la conscience s'obscurcit et s'abîme dans le plaisir, car il faut « que tout se fasse dans la précipitation le délire la faim l'avidité la soif », que « tout chavire à cause de la nuit blanche ».

« Je suis en manque », écrit le narrateur, et ce mot fait évidemment plus qu'allusion aux états psychédéliques. Ailleurs il écrit : « puis tout a basculé et j'ai profondément dormi ». Ailleurs encore, contemplant à Tours un jeune cycliste, il se dit comme hypnotisé par ce corps regardé de loin. L'allusion à l'état d'hypnose, d'envoûtement de la conscience fascinée est une indication pour la lecture des pages de dérives à travers les rues et aussi des usages de la photographie.

Dans un autre passage, la rencontre aboutit à « un grand débordement de gestes exaspérés ».

Après la transe, voici l'extase. Elle peut être suscitée par la lumière du jour, le bleu du ciel, l'envol vertical d'un pigeon dans un jardin : « ... un jour qui me laisse planté là saisissant tout et séparé de tout... une extase à la lumière du jour ».

Le livre de Malvande prend ainsi la forme d'un grand poème en prose, ou d'une succession on de poèmes bien plus que celle d'un récit ou d'un roman.

Pour qu'un récit de vie puisse être développé avec quelque épaisseur, dans la dimension de la durée, il faut que son substrat soit celui d'une histoire qui se développe sans trop de ruptures, de la naissance à la mort, comme l'est la vie des hommes qui passent par les phases communes de l'existence, fondent une famille, un foyer, ont des enfants et des amours durables.

La vie du narrateur de Déballage est au contraire marquée par la discontinuité radicale. C'est l'histoire éclatée d'une dérive toujours recommencée avec ses rencontres sans lendemain.

L'enchaînement des parties l'indique : « Évoquer, noter, cataloguer, photographier » et enfin « déballer ».

La forme de l'écriture s'y inscrit en fonction des actes formels. Dans la première partie, Évoquer, les souvenirs qui sont comme des petites hallucinations viennent seulement par bribes, donnent naissance à des lambeaux de phrases, des mots épars. Il n'y a pas de ponctuation. La forme ici choisie, ou plutôt qui paraît s'imposer d'elle-même, exige l'absence de ponctuation classique, signale ainsi la discontinuité.

Ensuite, quand l'activité d'écriture se laisse moins envahir par les évocations et devient au contraire notation active, la forme devient également autre, plus contrôlée. Puis vient l'activité de « cataloguer », activité d'ailleurs commune et repérée par les ethno-méthodologues comme l'un des traits essentiels du langage dans son accountability. Restons un instant en référence à cette École et relevons dans toute la démarche de Malvande comme une perte de l'indexicalité : les gens qui défilent dans le livre ont un langage certes « naturel » et « populaire » mais les mots sont comme déracinés, désincarnés, ils relèvent plus de l'ethnie que de la singularité personnelle.

On comprend alors l'étonnant virage, riche de sens, effectué par le narrateur au milieu du chapitre de la photographie. Soudain, en effet, il décide d'abandonner les visages, de ne plus les mettre dans son cadrage parce que, nous dit-il, ces sourires ne s'adressent pas à lui, et ces bouches se refusent... Il s'attache alors à décapiter ces portraits et à ne cadrer que quelques détails de plus en plus précis et en même temps anonymes...

Une telle démarche littéraire et existentielle en même temps, qui tourne délibérément le dos à l'enracinement indexical des partenaires, ne peut conduire qu'au désespoir, lequel trouve son apothéose dans le grand tumulte final, quand l'auteur, désespérant de construire un récit, en vient enfin à déballer tout, en vrac, le meilleur et le pire, l'amour et la souffrance, avec des tableaux de plus en plus brefs, sans cesse plus désincarnés.

Nous sommes alors « au bout de la nuit » ; mais le jour ne viendra pas. Comme les routiers au terme de leur parcours, on déballe ce qui n'est plus que marchandise, relation réifiée, se défaisant au milieu des larmes.

Ce déballage, où l'on pourrait voir aussi le signe d'une ultime « décharge » produit seulement l'amertume des amants désunis.

Ici s'achève l'ouvrage. Il a tenu sa promesse de donner à voir les méandres d'une longue route qui, finalement, ne mène nulle part.

Georges Lapassade  
Paris, 16 février 1985